

JACKIE BERROYER

Parlons peu,
parlons de moi

Ne dites à personne
que j'en parle
à tout le monde.



le dilettante

HON
ORE

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

La femme de Berroyer est plus belle que toi, connasse! 1992

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

On ne se voit plus qu'aux enterrements,
heureusement il y en a souvent, Le Cherche Midi, 2007

Pas si vite! avec André Scala, Albin Michel, 2000

Mon cancer, ma Jaguar, Flammarion, 2000

Je ne vois pas ce qu'on me trouve, avec Christian Vincent,
Actes Sud, 1997

Goudard et la Parisienne! BD, avec Jean-Pierre Gibrat,
Dargaud, 1995

Raoul Teigneux contre les Druzes, BD, avec Vuillemin,
Albin Michel, 1995

Journal intime pour tous 2, Balland, 1989

Journal intime pour tous, Balland, 1988

Je suis décevant, Balland, 1987

Je vieillis bien, Albin Michel, 1983

J'ai beaucoup souffert, Albin Michel, 1981;
rééd. *J'ai beaucoup souffert de ne pas avoir de mobylette,*
Le Cherche Midi, 2004

Rock and roll et chocolat blanc,
H. Veyrier, 1979; Wombat, 2015

Jackie Berroyer

Parlons peu, parlons de moi

Ne dites à personne que j'en parle à tout le monde

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6^e

Couverture © dessin d'Honoré

*La plupart de ces chroniques ont paru dans la revue musicale Vibrations ;
quelques-unes dans Siné Mensuel et d'autres dans Fluide Glacial.*

Les textes en italique sont des commentaires ultérieurs et inédits.

© le dilettante, 2017
ISBN 978-2-84263-894-8

AVANT-PROPOS

Parlons peu, parlons de moi, ne dites à personne que j'en parle à tout le monde, c'est une sorte de journal vaguement nettoyé, augmenté, commenté, provenant de chroniques musicales parues dans l'excellente revue suisse *Vibrations*. Certaines sont déjà bien anciennes. C'est la raison pour laquelle à plusieurs reprises on y parle en francs (français) et telle ou telle personne aujourd'hui disparue semble être en pleine forme.

C'est à ranger au rayon autofiction avec tous ces écrivains qui disent « je ». Mais au fond, même lorsqu'ils disent « il » ou bien « elle », ça sent son petit moi. « On » sait que madame Bovary c'est « eux ». Et nous serons d'accord pour dire qu'« ils » sont bien pénibles tous ces gens qui parlent d'eux dans leurs livres au lieu de parler de moi.

J. B.

Un mardi d'avril, tôt le matin, Franz Schubert vient de se réveiller. Assis sur son lit, en chemise de nuit, il porte un gilet de laine qui lui tient chaud, des socquettes aux pieds, son pot de chambre est entre ses genoux, il s'apprête à pisser. Comme cela lui provoque une petite douleur, il remonte le prépuce, élargit l'orifice... c'est alors qu'il découvre la blessure sur le bord inférieur du gland. La blessure... le chancre, pour tout dire. Et une callosité raide, là où il n'y avait jusqu'à présent qu'une rougeur laide mais indolore. En cette seconde, Franz Schubert comprend qu'il a contracté la syphilis.

Vous venez de lire un extrait de *S'agite et se pavane*, une pièce d'Ingmar Bergman mise en scène par Roger Planchon. J'étais de la distribution de cette pièce. Planchon est allé chercher le titre chez Shakespeare. Bergman avait tiré de ce texte un film intitulé *En présence d'un clown*.

Hospitalisé, mon personnage demande ensuite à un médecin ce qu'il pense des sentiments qu'éprouve Schubert au moment de cette découverte. Car il sait qu'on en meurt à son époque et c'est ce qui lui est arrivé. Le médecin finit par lui répondre :

- Je crois qu'il sombre.
- Aucune musique ne vient à son secours ?

- Aucune musique.
- Docteur, c'est pire que le pire!

Plus tard mon personnage écrit une pièce dans laquelle Schubert, après avoir composé sa Neuvième Symphonie, sent qu'il ne sombre pas mais qu'il « monte ». Dieu lui a donné un cri de joie pour le salut des humiliés. La pièce raconte entre autres que ce qui sauve c'est la foi en le salut par l'art, la foi comme soins palliatifs. Le salut ce n'est pas la vie sauvée, mais celle de l'âme, la mort plus douce. George Harrison selon ses proches est parti très sereinement. C'est donc la foi qui sauve. Prions pour que la foi nous vienne.

La musique me donne du plaisir mais je n'ai jamais remarqué qu'elle renversait mes sentiments. Lorsque je vais bien, j'ai envie de tout, j'embrasserais le monde, y compris l'humanité, comme quoi je vais loin. Et quand je vais mal, moralement parlant, je perds l'envie, y compris celle de la musique. Ou bien elle me remue trop et fait encore plus mal.

Je me rappelle Léautaud racontant qu'un mourant avait demandé qu'on ferme la fenêtre gentiment ouverte sur un paysage printanier. Il avait dit : « Fermez, c'est trop beau. » Il me semble qu'il en serait de même pour moi si l'on mettait à mon chevet une musique que j'aime particulièrement. La musique accompagne ma vie tout le temps. Elle a toujours été première dans mes occupations et grande source de plaisir. Je vivrais mal sans musique. Il y a une phrase de Nietzsche que des gens portent sur des T-shirts, les idiots. « Sans la musique la vie serait une erreur » ou quelque chose comme ça. C'est toujours un peu tarte. Et la peinture ? Non ? Ça va ? La vache pense que c'est avec le steak que la vie est une erreur. Mais calmons-nous. Si je ne meurs pas brutalement, si je ne meurs pas, comme on dit, sur le coup, si avant de mourir je dois être mourant, je ne veux pas de musique à mon chevet.

Quant à la musique en amateur, puisque nous n'en parlions pas, elle apporte les plus grandes joies. Dans certains pays la question ne se pose pas puisque tout le monde chante, tout le monde en joue. En France une mauvaise habitude s'est développée. On entend les gens regretter de ne pas avoir appris à jouer d'un instrument. Ils considèrent que c'est trop tard. Pourtant s'ils acquièrent une maison, un jardin, ils se mettent à planter des fleurs sans dire : c'est trop tard, je ne suis pas horticulteur. Pour la musique ils confondent la carrière et le simple plaisir d'accorder des instruments et de jouer un peu. Un ami prof de violon à ses heures dit que ses meilleurs élèves sont toujours des cadres à la retraite qui ont compris qu'ils ne deviendront pas concertistes mais que, très vite, ils pourront jouer des airs pour eux-mêmes et leur famille. Il y a en France des milliers de personnes issues des classes aisées qui ont huit ans de piano ou de violon et qui savent à peine jouer *La Petite Musique de nuit* sans partition. On aurait mieux fait de leur apprendre des chansons des Beatles, ils pourraient au moins jouer un peu aux anniversaires. Mais dans ces sphères on parle en termes de réussite, alors c'est : gagné ou perdu. On sera premier violon ou on ne fera pas de musique. La grande Nadia Boulanger disait qu'il était difficile d'annoncer aux parents que leur enfant chéri n'était pas aussi doué qu'ils le pensaient et qu'il pouvait continuer la musique pour le plaisir mais sans espérer devenir premier violon. De plus il aurait été stupide de se fâcher avec des gens qui avaient les moyens de payer au prix fort son enseignement. La musique en amateur tout comme d'autres choses – la prière? – peut jouer un rôle à portée substantielle.

C'est ce que le penseur Félix Guattari appelait, dans ses concepts de déterritorialisation et de ritournelles, des orbites porteuses. Envoyez-vous en l'air par la musique orbite porteuse.

Entre nous, lecteurs, puisque vous êtes là, je suis loin d'être fou de ce livre que je commente en le relisant. Quand je me relis, je voudrais tout jeter. Vous avez bien eu raison de le voler. Mais je ne peux pas m'en foutre complètement, sauf votre respect. J'aime de moins en moins ce que je fais mais je n'ai pas les moyens de ne rien faire. Quand je ne travaille pas, quand je procrastine, j'ai honte de moi, comme si je ne méritais pas ma liberté. Voilà un type qui contrairement à la plupart des gens a la chance de faire un travail qui est censé lui plaire et il est paresseux. Il suffirait pourtant de pas grand-chose pour écrire un livre plus grand que moi. Quand je travaille, j'ai honte de mon travail. Je me dis : comme s'il n'y avait pas assez de mauvais livres comme ça. Je ne suis pas vraiment à mon goût. Et puis voyez la fiabilité de l'auteur. Dans une note retrouvée, je constate que ce n'est pas Léautaud mais Flaubert qui a raconté l'histoire du mourant qui voulait qu'on ferme la fenêtre.

J'ai hâte d'en avoir terminé avec ce livre, avec les livres, pour essayer de me lancer dans un projet de film. J'aimerais en être déjà aux interviews pour le second.

– Êtes-vous content de ce deuxième film ? Avez-vous l'impression d'avoir appris quelque chose en réalisant le premier ?

– Non. Il est dit que c'est en faisant des erreurs qu'on apprend, or je n'ai pas fait d'erreur.

Mais je sens déjà que je vais mépriser mes films.

★

L'embêtant avec la guitare Stratocaster, c'est qu'il y a cette manette du vibrato qui la désaccorde. De ce fait, hormis les petits du fond de la salle, tout le monde croit qu'on joue faux, alors que seul Leo Fender est coupable. Combien d'innocents condamnés à cause de ces vibratos de Stratocaster, combien

d'injustices liées à l'injustesse! Jouer juste avec une guitare fausse c'est possible; il faut pour cela, justement, ne pas jouer juste. C'est sur une guitare juste qu'il faut jouer juste. Sur une fausse, il faut jouer juste ce qu'elle a de faux, mais dans l'autre sens : de la fausseté vers la justesse, de manière à faire entendre ce qui était prévu, si c'est de la musique à jouer juste qu'on avait envisagée. On tire sur les cordes de manière à corriger les notes mais c'est difficile, il ne faut pas être un faux guitariste. C'est donc très délicat, mais pas hors de portée pour qui s'y entend à entendre. Tandis qu'avec un piano, même en tirant sur le pianiste... Et là on s'arrête tout de suite pour rire aux larmes. Ah! Ah! Ah! « En tirant sur le pianiste », il faut voir comment il nous a amené ça : « en tirant sur le pianiste », quel blagueur!... Ah vraiment il est trop!... Nous lui en sommes reconnaissants, c'est bon de rire, ça fait du bien... surtout en ce moment, si près de la guerre avec nos chômeurs, miliciens en devenir ou chair à canon, quel futur pour l'Occident! Surtout le pauvre Occidental, moins fataliste que l'Oriental, tellement porté sur l'angoisse. Entre deux rigolades, apprêtons-nous à en baver encore et disons avec Simone Weil : « Il ne faut pas aimer sa souffrance parce qu'elle est utile mais parce qu'elle *est*. » On ne tendra pas vers cette mystique de la guerre qui nous ferait lui voir une vertu divine et purificatrice mais on n'en fera pas un fromage non plus.

Sur une affiche de l'institut Gustave-Roussy (gros hôpital spécialisé dans les traitements du cancer), à Villejuif : « La douleur est inutile... » Certains malades en doutent-ils? Ils ont l'impression d'expié une faute? La prise en charge de la douleur a changé, ces dernières années, ou depuis René Leriche : « La douleur ne protège pas l'homme. Elle le diminue. » (Chirurgie de la douleur)

Simone Weil, dans son aventure catholique, en est donc venue à dire : « Je ne dois pas aimer ma douleur parce qu'elle est utile mais parce qu'elle est. » C'est encore autre chose que l'expiation assumée, c'est l'extase dans l'être en souffrance.

Nous avons également en rayon la solution Spinoza : devant le bourreau, ce n'est pas moi qu'on torture, ce n'est pas à moi que ça arrive, c'est seulement quelque chose qui arrive dans l'univers.

L'Argentin Miguel Benasayag, à vingt ans, est lieutenant guévariste contre la junte, en Argentine. On l'attrape, on prend aussi sa petite amie. Elle est enceinte, on la jette dans le fleuve du haut d'un hélicoptère en vol. Peut-être qu'on la garde pour la faire accoucher, lui prendre l'enfant et la supprimer ensuite. Il y a des gens de la classe dominante qui sont stériles. (C'est bien la peine d'être dominant.) Ainsi ils élèveront la progéniture de leurs ennemis. Miguel, lui, va vivre en prison et examiner la situation, la penser. Il connaîtra la torture et tiendra comme ça. L'intellectuel a ce recours spinoziste. Avec Hegel il n'aurait que la consolation du travail du négatif.

Miguel a pu le raconter, car ayant une grand-mère française, il a pu passer pour un Français quand un deal a été fait entre la France et l'Argentine pour libérer des gauchistes français qui s'étaient lancés, eux, dans l'aventure révolutionnaire.

Ironie, on notera en passant que c'est Maurice Papon qui a présidé à cette opération de libération.

★

Il y a tant de malentendus. Un voisin qui répète un peu vite ce qu'il a mal entendu croit que Robert de Niro est accusé de viol parce qu'il a dû entendre son avocat protester contre le « viol » du secret de l'instruction.

Comment allez-vous? On va tous vers la pauvreté et je ne sais rien garder. On est super taxés, nous, les moins pauvres que les vrais pauvres pleins de pauvreté, nous, les amuseurs qu'on voit à l'affiche. Je joue dans un film, on me voit partout, mais j'ai pas de ronds. Quand on me donne 10 000, il faut que je sache que tout déduit, charges et dettes, c'est 2 500. Et je m'empresse de ne pas le savoir. Au restaurant, c'est souvent moi qui paie. C'est en souvenir du temps où je ne pouvais pas du tout. Je m'offre des disques et des livres. J'aide quelques amis dans le besoin, c'est tout. Pas de vices, pas de propriété. Tout bascule vite dans nos activités. Une perspective de 600 000 francs s'effondre en quelques jours. Trois d'un côté, trois de l'autre. Un téléfilm qu'on aurait tourné trop vite, tous mauvais comme des cochons à vous briser une carrière – ça tombe bien je fais pas carrière, je ne refuse rien. Mais c'est brusquement annulé. Un film sorti récemment, dans lequel j'ai joué, ne marche pas. Le producteur vient me dire que, au bord du dépôt de bilan, il ne peut pas me donner l'argent qu'il me doit. Si je leur raconte ça, à mes amis pauvres, ils me trouvent un peu trop violoureux. 600 000!... C'est 50 francs qu'il leur faut trouver, aujourd'hui. C'est comme si je me lamentais en leur disant : tu sais, c'est terriblement cher l'assurance d'une Rolls. Ils ne comprennent pas que je parle de l'argent qu'on ne va pas me donner. Si on doit vous donner un franc et qu'on ne vous le donne pas, vous devez être moins malheureux que si l'on doit vous donner un million et qu'on ne vous le donne pas.

L'argent, ça va ça vient.

D'ailleurs, dans le film The Blues Brothers, des personnages dans une situation apparemment désespérée s'aperçoivent qu'il leur reste vingt-cinq cents. C'est assez pour téléphoner.

Mais à qui ? Ils appellent quelqu'un, c'est la bonne personne et s'en sortent.

Je parle d'argent, mais je n'en veux pas. Ça tombe bien je n'en mérite pas. J'en veux juste pour ne pas être esclave, ou le moins possible, c'est tout.

Dans la sphère cinéma, je vois ceux qui en gagnent pas mal, ils achètent des maisons et connaissent des problèmes avec les travaux. Trente-six histoires qui leur bouffent la tête. Ils achètent trop, ils se vident, ils ne construisent rien. Ils n'habitent pas vraiment. Habiter, c'est quelque chose. Une marche pour poser le pied, vous la maçonnez vous-même et, plus tard, chaque fois que vous posez le pied dessus, vous habitez. Mais acheter... Je me tiens assez loin du milieu du cinéma. Et le cinéma ne me courtise pas trop. Pour ça on est sur la même longueur d'ondes. Je n'ai pas fait grand-chose d'intéressant dans ce domaine. Un ou deux films qui valent le coup. Jamais d'histoires, non plus, ou si peu. Un clash une fois avec un producteur. Il était question d'adapter un de mes livres. Faire un film. Il était intéressé mais n'avait pas d'argent. Et voilà qu'il a des parts dans un gros succès. Il aurait pu aider, mais il préfère que cet argent soit réservé à ses enfants. À une maison pour ses enfants. Avec un ami, on avait espéré pour le film. Ça nous a fait comme si on était un orchestre et que le batteur, qui a touché le gros lot, ne veuille pas mettre une bille dans la sono.

Évidemment, ses enfants sont plus importants que le film, je serais le premier à le dire, mais on comprendra que le mec est démasqué. Il n'avait qu'à pas dire que s'il pouvait... Il y a d'ailleurs ce qu'on appelle le fonds de soutien mais passons. C'est l'événement qu'il m'intéressait de raconter, pas le bonhomme. Il était représentatif de toute une frange, élégante, de ceux qui lorsqu'il y a une sérieuse perspective d'argent utilisent des expressions comme : « On va se bourrer. »

J'ai écrit ma petite histoire, sans le nommer, et elle a été publiée dans la presse. Il l'a lue. On était à Cannes et, dans le hall du Martinez, pendant le festival il a pris un air de mafieux et m'a

dit : « Toi t'es passé de l'autre côté. » J'avais commis l'irréparable en racontant ces faits. Je ne serai jamais du côté où l'on se bourre. Il m'a peut-être enlevé des boulots. Plus tard, on s'est recroisés, on s'est salués sans chaleur, et depuis jamais revus, et on s'est très bien passé l'un de l'autre. Parce que, justement, on n'était pas des potes. Le film s'est fait autrement. Et n'a presque jamais été vu. Tant mieux, d'ailleurs, parce que je crois qu'il est raté. Quoiqu'il faudrait le revoir.

Enfin hormis cet incident, je n'ai pas eu de conflits, je m'en garde.

★

Ils m'agacent, les pauvres, en ce moment. Ils râlent, ils sont Français, ils sont râleurs mais ils ne s'intéressent pas vraiment à la politique. Ils changent les politiciens régulièrement par le vote parce que ceux de l'opposition qui étaient au pouvoir trois ans avant trouvent comme eux que ce qui se passe actuellement est scandaleux. La politique, on ne devrait y croire qu'en forme de sacerdoce, sinon c'est du petit énarque vaniteux qui vibre à la voiture de fonction, crépitement des flashes, cabotin en costume gris, chemise fines rayures, des gosses quoi...

En Irlande où l'on ne taxe pas les auteurs, on va voir de plus en plus de clowns français en résidence principale. Je ne balance rien. C'est légal, c'est Maastricht. C'est comme la fuite des cerveaux, celle des gugusses...

Il s'en fout, le pauvre, qu'on surtaxe l'artiste. Il trouve ça normal. Il ne sait pas que la fuite des capitaux, ça le concerne. Étant donné qu'il ne peut pas se barrer, lui. Pas d'Irlande pour Durand, postier ou chômeur. « *No chance to emigrate* », disait Ray Davies des Kinks dans *Dead End Street*. C'est lui, c'est le pauvre que l'État va saigner à blanc, si les riches se

barrent, puisqu'il n'aura plus que lui sous la main. Des chômeurs et des petits travailleurs fins politiques qui descendraient dans la rue pour défendre l'artiste et autres avantagés entreprenants, ce serait beau, non? « Les caisses se vident et ensuite ils vont s'en prendre à nous, alors allez-y mollo sur les riches, et sauvons les artistes! »

Artiste, c'est bien, je trouve. Dans le petit peuple, comme on dit, de mon temps, comme on dit, on nous disait : artiste, on te prend, on te jette, gros risque de dépression. Aujourd'hui, c'est chez Moulinex qu'on fait des dépressions.

Toujours est-il que l'embêtement, avec la Stratocaster, c'est qu'il y a cette manette du vibrato qui la désaccorde.

À propos du fisc, voilà une porte bien enfoncée. Je ne me suis pas fait bien mal à l'épaule. Surtout aujourd'hui où cette histoire d'imposition des riches est revenue sur le tapis abondamment commentée, avec la sophistication dont je jouais, comme ceux qui disent sérieusement « protégeons nos riches, ils créent de l'emploi ». La chronique date d'une douzaine d'années. C'est toujours la crise mais parfois la crise est plus grande qu'avant. Et puisqu'il faut toujours lier ça à la musique, il est amusant de se rappeler que, en 1971, les Rolling Stones se sont exilés en France à cause du fisc. Aujourd'hui on traverse la Manche dans l'autre sens, jusqu'à ce que revienne la droite que les pauvres ne manqueront pas de remettre au pouvoir.

J'aurais pu, j'aurais dû, prendre des notes, ma mémoire n'est pas très bonne. Pourtant je n'ai pas besoin d'une mauvaise mémoire, j'ai eu peu de malheur. Et j'ai très peu péché, pour employer ce langage. Je déplore ma médiocrité mais moralement... vous savez que la vertu est à elle-même sa propre récompense. Je n'ai pas fait de saloperies, je ne me suis pas embourbé dans des associations malsaines avec obligations de renvoi d'ascenseur. C'est très agréable. En même temps je n'ai pas cet avantage qu'ont

certains salauds toujours obligés de rejeter les réminiscences de mauvaises actions, ou les grands traumatisés par la vacherie du monde. L'avantage qu'ils ont devant la perspective de la mort c'est qu'elle viendra les soulager. Je pense à Lauren Bacall qui à l'occasion des vœux a dit « Je vous souhaite une bonne année, une bonne santé et une mauvaise mémoire. »

★

Dans la famille des ténèbres, je demande le prince. J'écoute un disque de Miles Davis : *Panthalassa*, outtakes et autres takes pas du tout « out », bricolées ou recolorées par Bill Laswell qui en a sous le béret. Le titre de cet album est dans la lignée des « live » de ces époques, les *Agartha* et *Pangaea*. Je me suis laissé dire qu'il s'agissait d'anciennes civilisations africaines. Ou plutôt une manière de désigner une sorte de supercontinent. Vous avez voyez-vous *Gondwana* qui deviendra *Pangaea*. Enfin, je ne suis pas sûr et peut-être que je m'en fous. Ça se passait il y a quelques centaines de millions d'années, je ne sais plus à quelle heure. « *Panthalassa* », ça ne peut être qu'une ancienne civilisation africaine liée à la flotte, un peuple qui vivait sous l'eau, je ne vois pas autre chose. Je pense à ça parce qu'un ami, à l'occasion d'un 1^{er} avril, avait réalisé à France Culture avec le ton ad hoc une émission sur un peuple qui vivait sous l'eau. Personne n'était venu s'étonner de ce délire. Il faut croire que tout le monde avait conclu au poissonnage avrilesque ou que des auditeurs, encore aujourd'hui, affirment qu'il existe une Atlantide où l'on continue à aller chercher son pain en rentrant de chez le réparateur de palmes.

Dans ce disque, on trouve des extraits du travail issu des séances de *In a Silent Way*, *On the Corner* et *Get Up With It*. Certains sont complètement inédits, dans d'autres c'est remixé avec une guitare mise un peu plus en avant, un tabla, un riff nouveau ou des « pattern » entendus autrement dans un live, et c'est très bien. La maison Columbia peut continuer à laisser Laswell fouiller dans les tiroirs. Un des inédits s'intitule *Pete Cosey* du nom d'un des guitaristes de cette époque. C'est le gros barbu qui jouait assis. Reggie Lucas tenait superbement la guitare rythmique. Cosey avait une certaine originalité mais l'idéal de Miles à l'époque aurait été Hendrix et on était loin du compte, Cosey était un peu cafouilleux et ça s'envolait rarement. Néanmoins, il avait le sens du climat. On entend un solide groove du bassiste Michael Henderson qui fit des merveilles pendant cinq ans. On attend un livre sur cette période avec des commentaires de ces musiciens intéressants qui n'ont pas été lancés comme d'autres qui poursuivent leur carrière en leaders. Ce n'est pas le guitariste français (antillais) Dominique Gaumont, inclus dans *Dark Magus* et dans l'hommage à Duke Ellington, qui viendra le nourrir, ce livre, puisqu'il s'est mis à mourir jusqu'à ce que mort s'ensuive, il y a quelque temps déjà. Il est mort comme on meurt dans ces affaires-là, en redescendant nettement trop bas après la grande aventure. Ah la mort!... Vous savez qu'à chaque fois qu'on ne meurt pas sur le coup, on est d'abord mourant, c'est-à-dire qu'on est en train de mourir et puis arrive un moment où l'on est mort. Par conséquent un mourant qui s'en sort n'était pas vraiment un mourant, un véritable mourant meurt. On ne peut donc pas avoir été mourant sans être mort. En revanche, on peut être mort sans avoir été mourant. Tué net. « Mais qu'est-ce qui est net, me direz-vous, chez un tué net? » Peut-être que durant une fraction de seconde, le type est considéré comme mourant. Ce qui voudrait dire, d'après vous, qu'on ne meurt jamais vraiment sur le coup. Il n'y aurait que de longues ou

de brèves agonies. Ah il faudrait avoir du temps, du talent et un savoir...

Un lecteur assidu de mes chroniques me fait des remarques, m'envoie des mots. Je vais me servir un peu de lui. Là, il m'interrompt pour me parler de Borges qui joue avec ces notions, la littérature comme religion. Je vous préviendrai chaque fois que je l'exploiterai. Le voici, et comme il s'appelle Dupont, appelons-le Durand pour qu'il ne soit pas reconnu. Il me dit : « Ça me rappelle l'histoire de Borges Le Miracle secret, où Dieu immobilise tout le monde, suspend en l'air les balles du peloton d'exécution. Le temps ne passe plus pour permettre à un écrivain qu'on va fusiller de terminer son œuvre en cours par la pensée, sans autre support que sa cervelle. Quand il décide de mettre le point final, les balles reprennent leur course vers le cœur du condamné qui, on l'espère, meurt sereinement...

Oui c'est vrai, il y a Borges... Pour lui, l'Afrique, par exemple, ne présente aucun intérêt à cause de sa tradition orale. Pour lui l'écriture est le grand miracle humain. Il aurait été d'accord avec Claude Guéant, ministre, pour dire qu'il y a des civilisations meilleures que d'autres.

Il est certain qu'il doit y avoir des civilisations où ce ne sont pas des crapules bourgeoises extrémistes à tronche de constipés et sans le génie de Borges qui sont censées représenter l'excellence.

Ce type, Guéant, fait partie de ceux qui vous envoient facilement en prison, des moralistes qu'on finit par prendre la main dans des affaires louches. Comme les lords anglais votant des interdits sexuels et qu'on retrouve en porte-jarretelles dans une partouze. Les extrémistes ne sont jamais intègres, ce sont seulement des intégristes sans intégrité.

Mais qu'est-ce qu'on veut, nous, pour nous gouverner? On veut des tendres et des mous, pas vraiment mous, mais des altruistes

qui auraient quand même le goût du pouvoir, vocation, mission puisqu'il en faut. D'ailleurs c'est ce qu'ils prétendent être, tous : altruistes. À la question : *Qu'est-ce qui vous a donné envie de faire de la politique ?* ils répondent : *Aider les autres.* J'ai vu un documentaire à ce sujet. La réalisatrice posait simplement la question de leur motivation à des politiques français, ceux que nous connaissons tous. Et il y avait quelques crapules notoires dans le lot, mais à les entendre c'est toujours l'altruisme qui les avait motivés. Je ne sais plus s'il y avait les Balkany. Dans le film *Cherchez Hortense* de Pascal Bonitzer, un haut personnage du Conseil d'État dit : « *On n'en aura jamais fini avec les Balkans* » ; il aurait pu ajouter : *comme avec les Balkany.*

★

Reprenons la classe. On parlait des remix de Miles Davis. *Agartha Prelude Dub* est l'autre inédit, on l'entendait en live dans *Agartha*. Il est pris sur un tempo plus lent en studio et c'est tout aussi beau que quand ça va vite. *Rated X* ne dépasserait pas dans une rave. D'ailleurs le goût de l'ambient, techno, trip hoperies et autres devrait tendre à rendre l'auditeur d'aujourd'hui plus réceptif à ces musiques de Miles Davis. Ce n'est pas la même version de *Billy Preston* sur ce disque que sur *Get Up With It*, en revanche *He Loved Him Madly*, joyau funèbre dédié au Duke, est, hormis l'intro à l'orgue et le final au même engin, tel qu'on le connaissait. Dominique Gaumont y excelle. C'est l'affaire de sa vie mais il ne s'en est jamais remis. Et moi, je vais me remettre de mes problèmes d'artères.

Mourir il faudra bien. On pensait que le Zocor, l'ami de mon corps, jouait sur mes transaminases mais après une contre-analyse il n'en est rien. Le Zocor qui n'est pas un